

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE 1896.

MAI



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1896.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1872 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

VICE-PROTECTEUR: S. E. M. JULIEN DE DUNAJEWSKI.

PRÉSIDENT: M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. STANISLAS SMOLKA.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§. 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§. 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) classe de philologie,

b) classe d'histoire et de philosophie,

c) classe des Sciences mathématiques et naturelles.

(§. 12). La langue officielle de l'Académie est le polonais; c'est dans cette langue que paraissent ses publications.

Le Bulletin international paraît tous les mois, à l'exception des mois de vacances (août, septembre), et se compose de deux parties, dont la première contient l'extrait des procès verbaux des séances (en français), la deuxième les résumés des mémoires et communications (en français ou en allemand, au choix des auteurs).

Le prix de l'abonnement est 3 fl. = 8 fr.

Séparément les livraisons se vendent à 40 kr. = 90 centimes.

Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcją Sekretarza generalnego Dr. Stanisława Smolki.

Kraków, 1896. — Drukarnia Uniw. Jagiell. pod zarządkiem A. M. Kosterkiewicza.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE.

N° 5.

Mai.

1896.

Son Altesse Impériale et Royale
Monseigneur l'Archiduc Charles-Louis,
Auguste Protecteur de l'Académie des Sciences

est décédé le 19 mai, quelques jours à peine après la séance solennelle annuelle de notre Académie, séance que Son Excellence le Vice-Protecteur, ouvrit encore au nom de l'Illustre défunt.

Ce coup imprévu qui vient de frapper notre bien-aimé Souverain, Sa Majesté l'Empereur, fondateur de l'Académie, et la Très-haute Maison Impériale, a été vivement ressenti par toutes les classes de la société, dans toutes les provinces de la Monarchie. Notre Institution qui se plaisait à reconnaître, par son respectueux attachement, la sollicitude avec laquelle son très-haut Protecteur daignait remplir la mission qu'avait bien voulu lui confier Notre très bienfaisant Monarque, en créant l'Académie, en a été particulièrement affectée.

Aussi l'Académie a-t-elle osé envoyer au pied du trône de Sa Majesté l'Empereur, la très-humble expression de ses regrets, et faire transmettre à Son Altesse Impériale et Royale, l'Archiduchesse veuve, Marie-Thérèse, l'assurance de ses sentiments de condoléance, aussi profonds que sincères.

L'Académie n'a pas manqué de se faire représenter aux funérailles de son Protecteur. Son Président et son Secrétaire général ont accompagné la dépouille mortelle de Son Altesse Impériale et Royale jusqu'à la porte de la Crypte impériale, et ont déposé sur la tombe une couronne avec cette inscription :

»Najdostojniejszemu swemu Protektorowi,
— Akademia Umiejętności w Krakowie.«

(A Son Auguste Protecteur, l'Académie des Sciences de Cracovie).



Sommaire: Séance publique du 13 mai. — Séances du 4, 11, 18 mai 1896. — Résumés: 29. Mgr. E. LIKOWSKI. Le prince Constantin Ostrogski et l'Union de Brześć. — 30. T. WOJCIECHOWSKI. Sur l'origine de la dynastie des Piast. — 31. C. POTKAŃSKI. La tonsure chez les Slaves et les Germains. — 32. S. NIEMENTOWSKI. Sur l'oxydation des composés chinazolins. — 33. A. BECK. Sur l'irritabilité des parties différentes d'un même nerf sous l'influence des décharges d'un condensateur.

Séances



Séance publique du 13 mai 1896.

S. E. M. Julien Dunajewski, Vice-Protecteur de l'Académie, ouvre la séance au nom du Protecteur, S. A. I. l'Archiduc CHARLES-LOUIS. Il félicite l'Académie de répondre hautement, et par son activité, et par la direction donnée à ses travaux, et par les résultats obtenus à la haute pensée qui a présidé à la fondation de l'Institution.

Le Président, Comte Stanislas Tarnowski, après avoir renouvelé l'expression de la reconnaissance de l'Académie pour l'intérêt que lui témoignent ses hauts Protecteurs, célèbre en termes chaleureux le souvenir de l'Union de l'Eglise ruthène dont le trois-centième anniversaire tombe précisément cette année. Il regrette toutefois que cette oeuvre grandiose n'ait pas porté tous les fruits qu'elle semblait promettre, soit à cause des malheureuses circonstances historiques, soit à cause de la faiblesse humaine, incapable souvent de mener à bonne fin les entreprises les plus utiles et le plus vigoureusement entamées. Il adresse ses plus vifs remerciements à M^{gr} Likowski qui a bien voulu honorer de sa présence la séance publique annuelle et retracer devant l'Académie, avec la double autorité de l'évêque et de l'historien, une page des annales de cet acte mémorable de l'Union. Le Président consacre ensuite quelques mots au souvenir de l'historien Szujski, premier professeur

d'histoire de Pologne, à l'Université de Cracovie, premier Secrétaire général de l'Académie; souvenir que l'Université vient d'honorer ce jour même par la pose d'une plaque commémorative.

Le Secrétaire général, M. Stanislas Smolka, proclame les noms des membres de l'Académie nouvellement élus. Ont été choisis, comme membres correspondants de la Classe d'histoire et de philosophie: M. M. Bronislas Łoziski et Joseph Milewski; comme membre titulaire de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles: M. Charles Olszewski; comme membre correspondant, dans la même classe: M. Casimir Kostanecki.

Hommage est rendu à la mémoire des membres de l'Académie décédés dans le courant de l'année: M. M. L. Pasteur et L. Teichmann, ainsi qu'à celle des membres de l'ancienne Société scientifique de Cracovie.

Le Secrétaire général rend ensuite compte des développements qu'ont pris les relations de l'Académie avec les sociétés savantes étrangères. L'Académie s'est mise en rapports avec les institutions suivantes:

L'université de Coimbra.

L'observatoire météorologique de Moscou.

L'institut météorologique de Bucarest.

La bibliothèque de l'université de Marbourg.

La bibliothèque publique de Dantzig.

Le Cabinet d'études scientifiques de S. A. S. le prince de Monaco.

Le musée ethnographique tchèque, à Prague.

La société d'archéologie »Prussia«, à Koenigsberg.

L'American Museum of Natural History, à New-York.

M. Smolka expose ensuite la situation financière de l'Académie, et rend hommage à la généreuse donation de feu Constantin Kmita. Les intérêts de cette donation de 15.000 florins seront consacrés à des publications scientifiques et surtout historiques, en langue polonaise.

Le Secrétaire général constate que la vingt-cinquième année d'existence de l'Académie vient de commencer et que, pendant ce quart de siècle, l'Académie n'a laissé échapper aucune occasion de faire valoir le rôle historique et civilisateur que la Pologne n'a jamais cessé de jouer dans la longue suite des temps. Des anniversaires glorieux (ceux de Copernicus, de Długosz, de l'Union de la Pologne avec la Lithuanie, de Jean Kochanowski, de Sobieski, du Trois mai 1791), ont donné lieu à des travaux et à des conférences qui ont contribué à mettre en lumière ces grandes figures et ces grands événements du passé. Conformément à cet usage, elle a prié M^{sr} Likowski de vouloir bien venir assister à sa séance d'aujourd'hui et d'y donner lecture d'une partie de son travail sur l'Union de Brzesé.

Prenant alors la parole, M^{sr} l'évêque E. Likowski, m. t. détermine, dans une brillante conférence, »Le rôle joué par le prince Ostrogski dans l'Union de Brzesé«¹⁾.

M. le Secrétaire général proclame ensuite les noms des lauréats de l'Académie:

Le Prix *Barczewski*, d'une valeur de 1200 florins d'Autriche, assigné au meilleur ouvrage historique, est décerné à M. *Oswald Balzer*, recteur de l'Université de Léopol, pour son ouvrage: »Généalogie des Piast«.

L'ouvrage de M. *Wolff*: »Les *Kniaź* (princes) lithuano-ruthènes«, sera réservé pour le concours de l'année prochaine.

Le même prix, attribué à la meilleure oeuvre de peinture, a été obtenu par M. *Adalbert Gerson*, de Varsovie, pour son tableau »Le Repos«. En récompensant cet artiste, l'Académie a eu en vue, non seulement cette dernière toile, mais l'oeuvre tout entier du maître, d'un caractère si élevé et si pur, non moins que les services inestimables qu'il a rendus comme professeur.

L'Académie n'avait, cette année-ci, aucun concours à juger. Les termes fixés pour ces concours d'ouvrages scientifiques expirent à la fin de cette année, ou même plus tard.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 218.



Classe de Philologie

Séance du 11 mai 1896

Présidence de M. C. Morawski

M. L. MALINOWSKI, m. t., présente le travail de M. Stanislas Zathéy: Sur le patois des contrées d'Alwernia (village de Poreba-Żegoty).

Le Secrétaire rend compte des travaux des Commissions.

La Commission de l'Histoire de l'Art a entendu, dans ses dernières séances, plusieurs communications des MM: l'abbé CHODYŃSKI (*Misels et graduels illuminés de la cathédrale de Włocławek*), J. PAGACZEWSKI (*Contrat concernant les constructions du palais des évêques de Cracovie, en 1567*), T. KONOPKA (*Gravures de Stefano della Bella, 1610—1664, et d'Adolphe Boy de Dantzig, 1634—1677, reproduisant des sujets inspirés par l'histoire contemporaine de la Pologne*), L. ŁUSZCZKIEWICZ (*Peintres et sculpteurs de Nowy-Sącz, au XVII^e siècle*), Comte G. MYCIELSKI (*L'Annonciation de Giovanni Battista Pittoni de Venise, 1687—1764, dans l'église de Notre-Dame, à Cracovie*).

La Classe se forme ensuite en comité secret et procède à l'élection du Président pour les années 1896—1898. Est réélu M. Casimir Morawski.

Classe d'Histoire et de Philosophie

Séance du 18 mai 1896

Présidence de M. F. Zoll

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

T. WOJCIECHOWSKI. „O Piaście i o piaście». (*Sur les origines de la dynastie des Piast*). *Mémoires, in 8^o, XXXII vol, 171—221* ¹⁾).

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 228.

L. POTKAŃSKI, „Postrzyżyny u Słowian i u Germanów⁴. (*La tonsure chez les Slaves et les Germains*). Mémoires in 8^o, XXXII vol. p. 330—406. ¹⁾

M. l'abbé JEAN FIJAŁEK donne lecture de son travail: *Sur les évêchés grecs dans les pays ruthènes*.

M. F. PIEKOSIŃSKI, m. t., présente son mémoire: *Sur l'authenticité des inscriptions runiques trouvées à Mikorzyn*.



Classe des Sciences mathématiques et naturelles



Séance du 4 mai 1896



Présidence de M. F. Kreutz

M. C. Olszewski, m. t., rend compte du travail de M. S. NIEMENTOWSKI: *Sur l'oxydation des composés chinazolins* ²⁾.

M. N. CYBULSKI, m. t., présente le travail de M. A. BECK: *Sur l'irritabilité des parties différentes d'un même nerf sous l'influence des décharges d'un condensateur* ³⁾.

M. C. OLSZEWSKI, m. t. présente son travail: *Un essai de la liquéfaction du helium* ⁴⁾.

La Classe se forme ensuite en comité decret et procède aux élections du Bureau, Sont réélus: M. F. Kreutz, président, M. J. Rostafiński, secrétaire.

1) Voir ci-dessous aux Résumés p. 232. — 2) ib. p. 251. — 3) ib. p. 253. — 4) Le résumé de ce travail paraîtra dans le prochain Bulletin.



Résumés

29. — M. LIKOWSKI. *Stanowisko księcia Ostrogskiego wobec Unii Brzeskiej.*
(*Le Prince Ostrogski et l'Union de Brześć.*)

Au XVI siècle, l'église schismatique ruthène (grecque), était en pleine décadence. Le clergé, tant séculier que régulier (c'est de ce dernier qu'étaient tirés les évêques) était profondément corrompu, et le patriarcat de Constantinople, sous l'oppression des Turcs, se trouvait impuissant contre cette lente mais certaine décomposition. Tout espoir d'amélioration du côté de la hiérarchie ecclésiastique semblait chimérique. C'est alors que parmi les fidèles naquit et grandit un mouvement de réforme. A sa tête se plaça dès le début le prince Constantin II Ostrogski (d'Ostrog) dont la famille descendait des grands-ducs de Kiew, et qui était alors le plus puissant seigneur de la Ruthénie et même de toute la Pologne. Ses domaines s'étendaient sur la Wolhynie à peu près entière; ses revenus s'élevaient à 15 millions de florins de Pologne; il était le patron collateur de mille églises ruthènes; il nommait même à l'évêché d'Ostrog-Łuck. C'était en outre un fervent adepte de la communion grecque, un citoyen polonais exemplaire, un chaud patriote, ennemi des Moscovites. Ces hautes qualités se manifestèrent d'ailleurs en mainte occasion, notamment dans toutes les expéditions contre les Moscovites et les Tatars, ainsi qu'au

moment de la conclusion de l'Union de Lublin, en 1569. Aussi était-il considéré avec les plus grands égards tant à la cour des rois de Pologne, qu'au palais des patriarches de Constantinople. Le roi Etienne Batory le reconnaissait comme protecteur de l'église grecque; il lui accorda même le droit de présenter des candidats aux sièges épiscopaux vacants, tandis que le patriarche lui avait décerné le titre d'exarque.

Le prince voulut être le restaurateur de son église. En 1580, il fonda l'académie d'Ostrog. Cet établissement contribua puissamment au relèvement du niveau moral du clergé schismatique, mais ce fut une médiocre école de théologie. Le prince lui-même du reste avait des idées assez subversives au point de vue religieux. Ses projets de réforme de l'église grecque avaient plus d'un point de contact avec les doctrines de la réforme protestante, surtout avec celles de la secte de Calvin. La plupart des professeurs de son académie étaient des hérétiques avérés, tout à fait hors de l'église grecque, à laquelle même ils étaient hostiles et avec laquelle ils n'avaient peut-être de commun que la seule haine de l'église romaine. Ces professeurs ne firent qu'augmenter la confusion qui régnait dans la communion grecque, et, en même temps, poussèrent le prince à se considérer comme une autorité en matière théologique — prétention aussi injustifiée que ridicule, — à se placer au dessus des évêques, à tenter de leur imposer ses idées et ses vues. Tout d'abord le prince ne partagea pas l'animosité qu'avaient ses professeurs contre l'église catholique. Dès 1581, il confère avec Possevino. En 1583, il continue avec Bolognetto, espérant que de l'Occident, de Rome, va venir l'appui nécessaire pour le relèvement de l'église grecque. La première condition exigée pour cet appui était la reconnaissance de la suprématie du Saint-Siège. Le prince n'était pas opposé à cette condition, mais il n'en soupçonnait même pas les conséquences. Il ne voyait pas que c'était là une question de principe, une base sans laquelle toute tentative de réforme serait illusoire. Aussi ne voulut-il pas commencer par ce pas décisif, remettant à plus tard sa décision à ce sujet.

Mais il avait le ferme désir de faire des réformes. Dans ce but, et pour être secondé par un évêque au moins, il détermina le castellan de Brześć, Adam Pocij¹⁾ qui venait précisément de perdre sa femme (1593), à entrer dans la carrière ecclésiastique qui devait le mener à l'évêché de Włodimir. Pocij était un partisan décidé de l'union avec Rome. Et le prince aussi, à ce moment-là, souhaitait que le synode, convoqué pour le 24 juin, à Brześć, délibéra sur les moyens de faire cesser la scission entre l'église grecque et l'église occidentale. Il offrait d'aller lui-même à Rome. Mais il posait en même temps ses conditions: Il voulait avoir l'assentiment de tous les patriarches orientaux, envoyer Pocij à Moscou, et, ce qui est le plus extraordinaire, introduire dans l'église certaines modifications, surtout en ce qui „concernait les sacrements et les autres institutions humaines“. Pocij refusa de se charger de cette difficile mission, et dans ce synode, il ne fut pas question de l'union. Il est vrai que le moment était bien choisi pour mener à bien ces projets d'union: le roi partait précisément pour la Suède, tandis que les Tatars venaient d'envahir les provinces méridionales de la République.

A son retour de Suède, le roi Sigismond III s'intéressa vivement à l'affaire de l'union. Les échanges de vues avec les évêques semblaient devoir amener un prompt résultat. Toutefois toutes ces négociations étaient soigneusement cachées au prince d'Ostrog. Il n'en fut informé que lorsque l'évêque de Łuck, Terlecki, se rendit auprès du roi pour lui apprendre la décision prise dans l'assemblée des évêques, réunis à Sokal, dans les premiers jours de l'année 1595. Froissé, indigné d'avoir été écarté de ces arrangements, il protesta contre le vote du synode des évêques ruthènes grecs, en appelant au

¹⁾ Pocij, pour devenir évêque, devait être moine. Aussi prit-il l'habit des Basiliens. En prononçant ses vœux il adopta le nom religieux d'Hipace. C'est sous ce nom qu'il est mentionné par les historiens.

synode néochrétien. En vain Pocij lui envoie les dispositions de l'union déjà décidée, dispositions qui assurent à l'église grecque une complète liberté d'action et la conservation de ses rites, à l'exception toutefois du calendrier „qui n'est pas article de foi“; le prince proteste contre l'union et, qui plus est, adresse un manifeste au clergé, à la noblesse et au peuple, manifeste dans lequel il appelle les évêques „traîtres et apostats“. Pocij, se rendant à Cracovie, s'arrêta quelques jours à Lublin, chez le prince. Après cette entrevue, celui-ci consentit à protéger l'union, pourvu que le roi convoquât un synode spécialement chargé de trancher cette grave question. Le roi, en présence de la communauté de vues de tous les évêques, ne voyait aucune nécessité de convoquer ce synode, mais il consentirait volontiers à le réunir s'il pouvait être positivement renseigné sur le rôle qu'y comptait jouer le prince. Les lettres de convocation furent même rédigées, mais on ne les envoya pas: on voulait préalablement savoir à quoi s'en tenir sur les intentions du prince. Les évêques Pocij et Terlecki étaient déjà prêts à partir pour Rome. Le roi les pria de retarder leur départ de quatre semaines. Si, passé ce délai, ils n'étaient pas appelés à se rendre au synode, ils devaient gagner Cracovie, et, de là, directement, Rome.

Sur ces entrefaites, le prince était parvenu à détourner de l'union l'évêque de Léopol, Bałaban. Ce prélat, d'une moralité douteuse, non seulement se défendit d'avoir pris part aux conférences unionistes, mais encore protesta contre l'acte lui-même, reprochant à Terlecki d'avoir indignement abusé de la confiance de ses collègues, d'avoir écrit l'acte d'union sur des blancs-seings qui lui avaient été remis pour qu'il y consignât les revendications de l'église grecque opprimée, et pas pour un autre but¹⁾. Bientôt l'évêque grec de Przemyśl, Kopysteński se joint à Bałaban. Ne s'en tenant pas à ces démonstrations, le prince entre en pourparlers avec le synode protestant siégeant à Thorn,

¹⁾ Les historiens russes eux-mêmes n'accordent aucune valeur à la protestation de Bałaban.

l'invite à une action commune contre les catholiques, et promet de mettre sur pied une armée de 15 à 20 mille hommes, s'il le faut. Le pape est pour lui l'Antechrist. Il invite les protestants à se rendre au synode grec qui doit bientôt s'assembler. Or, le prince comptait tellement emmêler la question dans ce synode que la solution en deviendrait impossible et que par suite l'affaire de l'union serait ainsi définitivement étouffée.

La lettre du prince au synode de Thorn tomba entre les mains du roi. Le monarque ne convoqua pas le synode, il est vrai, mais en présence de l'attitude menaçante du tout-puissant grand seigneur ruthène, il sentit qu'il fallait tergiverser. La mission de Pociiej et Terlecki à Rome fut ajournée. L'important était de gagner du temps, afin de permettre à l'irascibilité d'Ostrogski de s'apaiser, afin de se préparer à toute éventualité. Cependant un conseil se réunit chez le souverain où l'on discuta vivement sur ces deux questions: enverrait-on au pape des évêques ruthènes délégués qui reconnaîtraient la suprématie du souverain pontife, en vertu de la décision prise antérieurement par tous les évêques ruthènes? convoquerait-on un nouveau synode? Pociiej et Terlecki étaient d'avis d'exécuter sans hésitation le premier de ces projets. Le nonce Malaspina, interrogé à ce sujet, ne se prononça point. Enfin on s'arrêta à la décision irrévocable suivante: à la fin septembre, Pociiej et Terlecki partiraient pour Rome. En même temps le roi adressait aux Ruthènes une lettre où il s'efforçait de calmer les esprits, de les rassurer sur „la trahison de l'église grecque“. Néanmoins l'orage amoncelé contre l'union ne se dissipa guère, et le prince d'Ostrog devint de plus en plus violent et courroucé.

Le pape Clément VIII, annonça au monde la bonne nouvelle, par sa bulle „Magnus Dominus et laudabilis nimis“; tandis que l'union accomplie à Rome, devait être rendue effective et pratique par un synode solennel convoqué à Brzesć Litewski, pour le 6 octobre 1596.

Le prince Ostrogski réunit à Brzesé un contre-synode formel. Malgré les ordres du roi, il se rendit lui-même dans cette ville, suivi d'une troupe nombreuse d'hommes d'armes. Il avait avec lui un prétendu envoyé du patriarche de Constantinople, Nikifor (Nicéphore), personnage fort et fort peu honorablement connu en Pologne, dont il avait été chassé à l'époque de la guerre de Chocim, comme traître à la Couronne. Aux côtés de Nikifor se trouvaient les évêques de Léopol et de Przemyśl, quelques archimandrites, les députés de quatorze confréries, 23 représentants des populations ruthènes et une foule de simples prêtres et de curés grecs. Tous les autres évêques ruthènes, le métropolitain Rahoza à leur tête, loin de se ranger du parti de Nikifor, se tinrent au contraire de celui des envoyés du Saint-Siège. C'étaient trois évêques des provinces occidentales de la République qui avaient été désignés pour représenter la cour pontificale. Ils s'étaient adjoint, comme théologiens, quatre jésuites, au nombre desquels se trouvait Pierre Skarga. Le clergé ruthène était représenté par trois archimandrites et par un certain nombre de prêtres séculiers.

Nikifor et ses adhérents ne comptaient en aucune façon prendre part aux délibérations du synode assemblé par le roi et le métropolitain. Ils se divisèrent en deux sections qui eurent leurs séances et leur président¹⁾ respectifs: la section séculière et la section ecclésiastique. A ces séances assistèrent aussi plusieurs sectateurs des „croyances hétérodoxes“, amenés par le prince Ostrogski. Nikifor somma le métropolitain Rahoza de comparaître à son tribunal, de s'y justifier, de déclarer de quel droit il avait convoqué le synode et quels motifs l'avaient poussé à se joindre aux latins. En réponse à cette sommation les envoyés royaux adressèrent au prince Ostrogski une demande d'explications au sujet de son inexplicable conduite. Pourquoi se mêlait-il, lui, de diriger les travaux d'un synode? pourquoi s'ingérait-il dans les questions ecclésiastiques, questions délicates que le roi lui-même laissait à la

¹⁾ Le président de la section séculière fut un anabaptiste.

décision des personnes compétentes. Ils terminaient en lui faisant observer que sa manière d'agir était capable d'amener un soulèvement contre l'autorité royale. Le prince s'adoucît alors un peu et consentit à une discussion entre les deux partis contraires. Le résultat de cette concession fut que les amis d'Ostrogski exigèrent qu'avant de prendre une décision définitive, on obtint le consentement de tous les patriarches, de toute l'église orientale. Cette exigence d'une réalisation impraticable n'était qu'un prétexte dilatoire: tout le monde savait bien que les patriarches s'opposeraient vivement à l'union. Ce même jour, les membres du contre-synode, nobles et prêtres, schismatiques et protestants, délibérant dans la maison d'un protestant, votèrent la déchéance du métropolitain et des évêques grecs, ses partisans. Ce vote précipita la solution de la crise. Les amis de l'union y répondirent, dans la séance du 9 octobre, par la proclamation solennelle de l'union, l'excommunication des membres du contre-synode et la déposition des évêques de Léopol et de Przemyśl. Le parti opposant ne manqua pas de répliquer. Le manifeste qu'il publia est d'ailleurs une pièce très caractéristique; il y est dit que „les sénateurs, les grands dignitaires, les fonctionnaires, les gentils-hommes „enfin, en dernière ligne“ et aussi les prêtres de la religion grecque, protestent énergiquement contre la violation de leur volonté. Les envoyés royaux, à leur tour, firent observer au prince que sa manière d'agir était un acte d'insubordination évidente contre l'autorité souveraine, et que les ennemis de l'union, ayant osé déposer le métropolitain et ses évêques, ils ne permettraient jamais de rendre effectives des dispositions qui n'auraient pas reçu leur sanction. Le prince répliqua qu'il maintenait ses prétentions et qu'il les maintiendrait. Sur sa proposition on décida d'en référer directement au roi auquel une députation fut envoyée, tandis qu'on faisait parvenir une adresse aux diétines ruthéniennes et lithuaniennes. Enfin le roi ordonna de poursuivre Nikifor comme perturbateur de la paix publique et comme espion ture (ce qu'avait découvert le palatin de Moldavie) et de le faire comparaître devant le tri-

bunal du district. La protection du prince permit à Nikifor d'être traduit devant le sénat, comme homme libre. Mais la diète de 1597 le condamna à la prison perpétuelle dans la forteresse de Malborg, où d'ailleurs il passa le reste de ses jours.

En même temps les agents et les écrivains aux gages du prince Ostrogski faisaient une propagande effrénée contre l'union, l'attaquaient sans relâche et suscitaient contre cet acte les haines les plus ardentes. Parmi ces défenseurs du séparatisme de l'église grecque se faisait particulièrement distinguer le socinien Christophe Broński, connu sous le pseudonyme de Philalète. Ces écrits polémiques abondent en hérésies au point de vue grec, mais c'était là une particularité de peu d'importance aux yeux du prince. Le but principal de l'agitation soulevée était d'abord d'empêcher les grands propriétaires antiunitaires et protestants de se rallier à l'union, puis de pousser le bas clergé à s'insurger contre l'autorité des évêques. Et ce but fut atteint presque complètement. La haute protection du prince Ostrogski permit aux évêques grecs de Przemysl et de Léopol de conserver leurs sièges épiscopaux. Ballaban exerça même les fonctions d'exarque patriarcal dans les diocèses voisins du sien, diocèses dont les évêques avaient déjà accepté l'union.

En 1599, le prince convoqua à Wilna un congrès des plus décidés antiunitaires et des protestants. Le clergé grec pensait que le protestantisme était beaucoup plus rapproché du dogme grec que le catholicisme, aussi projetait-il alors de se liguier avec les Luthériens et les Calvinistes. Mais ces desseins n'aboutirent pas. On se contenta de la conclusion d'une confédération civile contre les Unites et les Latins. Par cette confédération le prince Ostrogski s'assurait une majorité docile dans les diètes et les diétines, ainsi que dans le tribunal suprême de Lithuanie qui, durant tout le règne de Sigismond III, fut en grande partie protestant. D'ailleurs le prince et ses fidèles ne manquèrent pas de mettre à profit ces circonstances favorables, en intentant à leurs contradicteurs une

foule de procès. De plus, de continuelles protestations contre l'union s'élevaient au sein des diètes. Les protestataires excipaient des arguments suivants: L'union n'a pas obtenu l'approbation du patriarche (imposé par le Sultan à l'église grecque); le clergé¹⁾ n'a pas été consulté, ni la noblesse, ni le peuple. Ces allégations étaient absolument contraires à l'esprit de l'église grecque, dans laquelle, comme dans l'église latine, les évêques seuls ont pouvoir d'enseigner. Tous ces conflits d'opinions entraînent à leur suite des violences inouïes: le prince lui-même ne craignit pas de mettre la main sur une partie des domaines de l'évêque de Luck, et cet exemple trouva de nombreux imitateurs. On alla même jusqu'aux meurtres et aux massacres. Les diètes de 1600 et 1603 furent le théâtre de scènes orageuses et de désordres graves. En 1600, avant même la réunion de la diète, la noblesse de la Volhynie et de l'Ukraine, en majeure partie sous la dépendance matérielle du prince Ostrogski, défend aux évêques d'introduire quelque modification que ce soit dans les cérémonies du rite grec. En 1603, le prince déclare qu'il ne prendra part à aucune délibération de la diète, tant que les doléances de ses partisans à lui n'auront pas été entendues, c'est-à-dire tant qu'on n'aura pas déposé les évêques unis. A la suite de cette décision du prince, la diète dut se dissoudre. Sur ces entre-faites le parti du prince porte sa cause devant le tribunal de Lithuanie et obtient une sentence rendue par contumace, destituant le métropolitain et tous les évêques unis. Il est vrai que le roi ne permit pas que cette sentence fut exécutée. Enfin en 1606, le prince soutint la rébellion de Zebrzydowski; pour prix de cette coopération, les rebelles exigèrent que les bénéfices ecclésiastiques grecs vacants fussent attribués à des gentilshommes antiunitaires. La diète de Varsovie (1607) qui fit cesser la révolte, publia une constitution par laquelle

¹⁾ La plupart des prêtres grecs savaient à peine lire la liturgie et fort peu connaissaient réellement les simples vérités du catéchisme.

la noblesse ruthène „*mere* de la confession grecque“ pouvait seule obtenir des bénéfices ecclésiastiques grecs. A partir de cette époque, et grâce à ce soulèvement de Zebrzydowski, les antiunitaires sentent croître leurs forces et leur audace, et quoique ces mots „*mere* de la confession grecque“ pussent être interprétés aussi bien en faveur d'un parti que de l'autre, en réalité ils servirent surtout les séparatistes. En 1608, le clergé de Wilna refusa l'obéissance au métropolite, et en 1609, le tribunal de Lithuanie priva ce métropolite de son siège et exila tous les Unites de Wilna. Le prince n'était plus de ce monde lorsque ces événements eurent lieu. Il était mort, vieillard vénérable, presque centenaire, en 1608. Les coups qu'il porta à l'union furent décisifs; il serait puéril de le nier. Cependant il ne la détruisit pas, malgré que son influence fût bien plus prépondérante que celle du roi. Une blessure cruelle devait d'ailleurs l'atteindre dans cette lutte. Il vit, impuissant et irrité, ses deux fils, non seulement passer au parti de l'union, mais abandonner la confession grecque pour adopter le rite latin. Son troisième fils se convertit au catholicisme au lit de mort.

En finissant sa conférence, l'orateur se demande pour quels motifs le prince, d'abord tout acquis à l'union, fit une volte-face si brusque et en devint l'ennemi le plus acharné. On a généralement expliqué ce changement de front, en l'attribuant à l'orgueil froissé du grand seigneur qui se considérait comme le vrai chef de l'église grecque en Pologne. Mgr. Likowski pense qu'il faut surtout l'attribuer à l'esprit sectaire de l'entourage du prince, à la fameuse académie d'Ostrog, composée de dissidents de toutes sortes, de luthériens, de calvinistes, de néochrétiens, de sociniens, d'ariens. L'église grecque était fort indifférente à ces égarés; elle n'était pour eux qu'un puissant point d'appui dans leur combat contre Rome.

30. — T. WOJCIECHOWSKI. **O Piaście i piastie.** (*Les Piast et leur origine*).

La première dynastie royale en Pologne fut celle des Piast. Elle régna sur ce pays, depuis les temps fabuleux jusqu'en 1370. Le chroniqueur Gallus la fait descendre d'un pauvre laboureur légendaire, nommé Piast. L'auteur du présent mémoire veut au contraire démontrer qu'il n'exista jamais de personnage ayant le nom propre de „Piast“. Ce mot, „piast“, signifiait simplement en polonais une haute fonction, ce que les sources latines du moyen âge ont traduit par „*nutritor*“ ou bien „*paedagogus*“ ; et c'est un de ces „*nutritores*“ qui fonda la première dynastie.

Après avoir rapporté les traditions fabuleuses qui nous sont parvenues au sujet de ces commencements de la monarchie, l'auteur fait observer que la société polonaise du neuvième siècle avait déjà une classe noble et que, par conséquent, il est difficile d'admettre que ces gentilshommes aient choisi pour roi un paysan. Cependant l'historiographe de ces temps reculés, Gallus qui vivait au XII^e siècle, n'hésite pas à affirmer ce fait qui, à cette époque, eût paru entacher d'infamie l'origine de la maison royale. M. Wojciechowski remarque ensuite cette particularité étrange : le nom de ce prétendu fondateur de la dynastie n'est porté par aucun de ses descendants, tandis qu'on trouve plusieurs fois répétés les noms de Bolesław, Leszek, Mieczysław etc. Cela vient uniquement de ce que jamais le mot „piast“ ne fut un nom propre de personne en Pologne. D'un autre côté nous ignorons comment se traduisait anciennement, en polonais, le mot „*nutritor*“.

L'auteur étudie alors tous les textes du XI^e, XII^e et XIII^e siècle où se trouvent mentionnés des „*nutritores*“ et il en conclut que ces personnages étaient de grands fonctionnaires de la cour, des sortes de maires du palais dont la puissance alla d'ailleurs toujours en décroissant. Ces charges

furent créées vers l'an 900; plus tôt même peut-être. Elles existaient du reste, avec la même désignation latine, dans toutes les cours de l'Europe contemporaine, et les fonctions franques de „*paedagogus*, „*nutritor*, „*bajulus*“, sont congénères de celles de majordome et de domestique. A l'origine ces fonctions étaient des dignités des cours romaines. En Bohême on retrouve le „*paedagogus*“. Dans les duchés russes et ruthènes il est connu sous le nom de „*kormilec*“, „*diada*“, „*dedlko*“. Chez les Croates il s'appelle „*Dziad*“; et à la cour des hospodars de Valachie, „*Pitar*“. Mais partout ces fonctions ont des analogies avec celles du majordome, du palatin, du „*comes palatii*“, et de même que chez les Francs le poste de „*bajulus*“ n'est souvent que le premier pas vers la charge de majordome ou maire du palais, l'ancien titre de *paedagogus* et de *nutritor* fut, en Pologne, le prototype de la plus haute dignité de cour, celle de „*comes palatii*“. Le „maire du palais“ polonais du XI^e et du XII^e siècle était gouverneur de Gniezno, et, en dehors de ces fonctions locales, avait autorité sur toute la cour, par conséquent sur tout l'état; exactement comme le „majordome“ ou „maire du palais“ chez les Francs. Le titre de „*comes palatii*“, à ce que pense l'auteur, ne fut pris en Pologne que vers l'an 1000, mais ce titre-là, n'était qu'une nouvelle appellation d'une fonction existant depuis longtemps dans le pays: celle de „*nutritor*“ ou de „*paedagogus*“. Dans la suite le commandement suprême de l'armée fut dévolu au „*comes palatii*“, en conséquence ce „palatin“ eut des attributions exceptionnelles, acquit une supériorité réelle sur ses compatriotes, surtout à l'époque où la Pologne était partagée en plusieurs principautés, et ce titre de chef des armées (*wojewoda*) fut la marque caractéristique de l'ancienne fonction modifiée.

On peut compter trois périodes dans l'accroissement des attributions de cette fonction. La première va jusqu'à l'an 1000 ou 1024. Le „*paedagogus nutritor*“ est alors majordome de la cour du duc et sans doute aussi gouverneur du château de Gniezno. La seconde période comprend tout le XI^e siècle. C'est à ce moment qu'apparaît le „*comes palatii*“, avec une

influence de plus en plus grande sur le gouvernement, avec des pouvoirs étendus sur les finances, la juridiction, la nomination aux emplois et charges dans tout le royaume. Dans la troisième période qui s'étend jusqu'au XIII^e siècle, le comte devient „*princeps militiae*“. Dès les premières années du XIII^e siècle, la „mairie du palais“ tombe en décadence, et les éléments divers qu'elle avait concentrés s'en détachent successivement. Les palatins prirent le commandement des armées. Le gouvernement des châteaux et forteresses fut dévolu à des fonctionnaires créés à cet effet: les castellans. Enfin nous voyons qu'à la cour de Leszek-le-Blanc, la justice est rendue par un „*judex curiae*“, tandis que le *paedagogus nutritor* semble y jouer un rôle très effacé. C'est ainsi que les princes parvinrent à rabaisser ces fiers „comtes du palais“ qui, de simples „*paedagogi*“, s'étaient élevés jusqu'à éclipser le pouvoir du monarque.

Le „*comes palatii*“, (*kmieć*) dans les vieux documents synonyme de „*paedagogus*“, s'appelait en polonais, „Piast“ prétend l'auteur. Les anciens traducteurs slaves des livres liturgiques grecs, traduisirent le mot „*παιδάγωγός*“ par „*pe-stunъ*“. Ce mot se trouve dans toutes les langues slaves; il s'est même glissé dans le lithuanien et dans le hongrois, ce qui témoigne de sa haute antiquité.

L'auteur pense que la tradition de Gallus est composée de deux éléments: une suite de traditions et tout un corps de légendes mythiques mêlées aux faits historiques ou politiques. Il faut donc séparer ces deux éléments. La fable du cultivateur, pauvre mais charitable, et miraculeusement récompensé de ses vertus hospitalières, est fort ancienne; elle remonte aux vieux Ariens; elle a bien des rapports avec la fable grecque de Philémon et Baucis. Le héros de la version polonaise de cette légende porte le nom de „Piast“, parce que ce nom est vraiment celui qui convenait à ce héros, nom commun dont la légende fait un nom propre. Or cette légende ne tarda pas à s'appliquer, dans les traditions populaires, au fondateur de la monarchie, un „piast“ lui aussi, c'est-à-dire, ayant la dignité

de piast. On confondit les deux termes. L'explication fournie par l'auteur supprime aussi la difficulté qu'il y avait à admettre l'origine paysanne du fondateur de la dynastie. C'est même là-dessus qu'il appuie le plus énergiquement sa thèse. Il est évidemment inadmissible qu'un paysan ait été le premier roi de Pologne. Ce paysan du chroniqueur, c'est le paysan de la légende, un paysan pauvre devenu „piast“, mais ce n'est pas le dignitaire Piast historique qui a fondé la première dynastie nationale.

L'auteur a encore élucidé quelques-unes des traditions rapportées par Gallus. Il croit que Popiel a réellement existé. C'était le dernier des princes de la dynastie antérieure aux Piast. Ce Popiel a pris un caractère fabuleux parce qu'on lui a appliqué la légende des souris qui est de provenance arienne. L'auteur est également persuadé que le lieu de résidence de Piast „*in suburbio Gniezna*“ est exactement indiqué. Il affirme cependant que les „*suburbia*“ étaient habités exclusivement par la noblesse. La cérémonie qui eut lieu à l'occasion de la coupe sacrée des cheveux du fils de Piast, cérémonie que signala la fameuse prédiction de la grandeur future de la famille, ne se passa pas effectivement alors, mais bien plus tard, pour Mieszek, âgé de sept ans (premier prince chrétien en Pologne). Gallus cite deux fois le nom du père de Piast „Chossisco“ (quelques écrivains ont pensé, abusés par une interprétation erronée des textes, que c'était là un surnom de Popiel). Il dit: „*Past filius Chosisconis*“ — puis, en un autre endroit: „*Semovit filius Past Chosisconis*“. L'auteur pense que cette seconde leçon est la bonne, que Semovit, c'est-à-dire Ziemovit, était fils de Chossisco, „piast“, „nutritor“, à la cour de Popiel, et que ce Ziemovit enleva à Popiel, non seulement son trône, mais encore sa fille.

La tradition que nous a transmise Gallus était née parmi le peuple, mais elle avait été propagée par l'entourage du prince et dans l'intérêt de ce prince. Il lui importait en effet de faire oublier son usurpation; la similitude du nom „piast“ dans la vieille légende avec le nom de sa fonction, à lui,

l'aida dans cette circonstance. Il préféra se dire le descendant d'un paysan, il est vrai aimé des dieux et tenant d'eux le pouvoir, que d'avouer l'acte violent qui l'avait rendu roi.

31. — K. POTKAŃSKI. *Postrzyżyny u Słowian i Germanów. (Die Ceremonie der Haarschur bei den Slaven und Germanen).*

Das erste Capitel seiner Abhandlung widmet der Verfasser der bei den slavischen Völkern üblich gewesenen Ceremonie der Haarschur. Die älteste Erwähnung dieser Sitte findet sich in der polnischen Chronik des Gallus im XII. Jahrhunderte. Der heidnische Polanenherzog Popiel veranstaltet anlässlich der Kopfschur seiner Söhne ein Fest. Ebenso trifft Piast — der künftige Begründer der Dynastie — Vorbereitungen zur bevorstehenden Schur seines Sohnes Ziemowit. Der Knabe wird von zwei fremden Ankömmlingen, der Legende nach Engeln, geschoren. Aus den über die Haarschur Mieszko's, des später getauften Polenherzogs überlieferten Nachrichten sowie aus der Inschrift auf dem Denkmal Boleslaus' des Grossen kann man schliessen, dass diese Haarschurceremonie sieben Jahre nach der Geburt des Kindes stattgefunden habe. Die Quellen erwähnen überdies, dass bei dieser Ceremonie dem Kinde zugleich ein Name gegeben, beziehungsweise geändert wurde. Was die Frage anlangt, wer die Haarschur vorzunehmen pflegte, glaubt der Verf. antworten zu müssen, dass es gewöhnlich der Vater war, obzwar es auch andere Personen sein konnten, wie z. B. die Haarschur Ziemowits beweist, welche fremde Ankömmlinge, die wohl von den Eltern dazu eingeladen wurden, vollzogen haben. Die diesbezüglichen Nachrichten reichen bis ins IX., (wenn nicht gar VIII) und ins X. Jh. und finden sich bei Chronisten des XII. und XIII. Jh. Auch die Inschrift auf dem Grabdenkmale Boleslaus des Grossen, wiewohl erst im XV. Jh. eingetra-

gen, kann nach des Verfassers Meinung schon aus dem XII. Jh. herrühren. Ein anderes, der Zeitfolge nach das zweite historische Zeugnis von der Haarschur ist die altslavische Legende von dem heiligen Venceslaus, die, wie es scheint, aus dem X. Jahrh. herrührt. Zwei Texte dieser Legende erwähnen, dass der Böhmenherzog Vratislaus (Vater des heiligen Venceslaus) als die Zeit der feierlichen Haarschur kam, den Bischof, einlud, der dem Knaben auf den Altarstufen das Haar schor und ihm den Segen ertheilte. Es heisst, dass sich an dieser Haarschur auch die der Ceremonie beiwohnenden Fürsten, wie es scheint böhmische Stammfürsten betheiligt haben. Dann begann der Knabe, wie es in der Legende weiter heisst, zu wachsen und wurde hierauf dem Lehrer übergeben. In welchem Lebensalter diese Ceremonie stattfand, darüber sagt die Legende nichts; aus der letzten Stelle der Beschreibung könnte man jedoch schliessen, dass der junge Herzog damals noch ein recht junges Kind gewesen sein mag. Den böhmischen Thron hat er im achtzehnten Lebensjahre bestiegen.

Ueber die Haarschur bei den russischen Völkern besitzen wir ähnliche Nachrichten aus dem XII. Jahrhundert; sie beziehen sich auch auf junge regierende Fürsten. Aus diesen Nachrichten geht hervor, dass die sacrale Haarschur im zweiten, dritten oder vierten Lebensjahre des Kindes stattfand. Die Sitte, den jungen Herzog bei dieser Gelegenheit aufs Pferd zu setzen, glaubt der Verfasser mit der, wie es scheint, normännischen Sitte der Waffenverleihung bei den Russen in Verbindung bringen zu müssen.

Indes, nicht nur aus der Geschichte kann man über diese interessante Ceremonie Belehrung schöpfen; es haben sich auch überaus zahlreiche Spuren dieser Sitte in dem Volksaberglauben der Slaven erhalten. In Polen herrscht z. B. der Aberglaube, dass dem Kinde vor Ablauf des ersten oder des siebenten Jahres das Haar nicht geschoren werden dürfe. In Böhmen werden die Haare bis zum siebenten Jahre des Kindes nicht geschoren. Das hat darin seinen Grund, weil man

glaubt, dass sonst das Kind sterben müsste, oder wenigstens nicht leicht das Sprechen erlernen würde.

Am lebendigsten hat sich diese Sitte bei den Südslaven, in Bosnien, Serbien, der Herzegowina und in Montenegro erhalten. In diesen Ländern ist bis heutzutage das auf Haarschur der Kinder beruhende Pathenverhältnis bekannt und wird dort noch immer so gehalten wie das Taufpathenverhältnis. Der herrschenden Sitte gemäss bittet der Vater des Kindes jemanden aus seiner Verwandtschaft oder aus seinem Bekanntenkreise, an dem Kinde die Haarschur vorzunehmen, was dieser in der traditionellen Weise vornimmt. Eine solche Bitte kann, wie behauptet wird, nicht abgeschlagen werden (Krauss). Man kann auch heimlich ohne Wissen der Eltern dem Kinde zum erstenmale die Haare scheeren, wodurch man ebenfalls in ein gewisses Verwandtschafts- oder Bruderschaftsverhältnis mit dem Kinde und dessen Eltern eintritt.

Was nun die Frage anlangt, wann bei den Südslaven die Haarschur vorgenommen zu werden pflegt, so lässt sich hiefür kein fester Termin angeben. In verschiedenen Gegenden pflegt diese Ceremonie zu verschiedenen Zeiten vorgenommen zu werden. Das Säuglingsalter, das vierte, fünfte, sechste und sogar siebente Jahr werden in gleicher Weise erwähnt. Auf Grund der polnischen Quellen glaubt der Verfasser annehmen zu können, dass das siebente Jahr des Kindes der Zeitpunkt war, für den die meiste Wahrscheinlichkeit spricht; ein anderer Termin der Haarschur wäre etwa das erste oder das zweite Jahr nach der Geburt des Kindes. Ausnahmsweise wird auch eine Haarschur im siebzehnten und achtzehnten Lebensjahre erwähnt, und zwar bei den Huzulen, den Bewohnern der südöstlichen Karpaten. Da jedoch diese Völkerschaft stark mit Rumänen gemischt ist, so besteht der begründete Zweifel, ob in diesem Falle von einer ursprünglichen slavischen Sitte die Rede sein könne und ob nicht vielmehr an eine rumänische Entlehnung zu denken sei.

Das zweite Capitel dieser Abhandlung ist der sacralen Haarschur bei den Germanen gewidmet. Bekanntlich bestimmt

das salische Gesetz eine dreimal so grosse Busse (600 solidi) für die Tödtung eines Knaben vor seinem zwölften Jahre; ebendasselbe Lösegeld wurde für die Tödtung eines ungeschorenen Knaben (*puer crinitus*) bezahlt. Daraus kann schon auf einen Zusammenhang dieser beiden Gesetzesartikel geschlossen werden. Ein solcher Zusammenhang hat in der That bestanden, was nachgewiesen werden kann auf Grund der Texte 7—9, welche diese beiden Vorschriften in eine zusammenfassen. Die Theilung in zwei Paragraphe, die wir bei den ersten sechs Texten sehen (worunter sich allerdings die zwei ältesten befinden) beruht auf einer mangelhaften von einer gewissen Ungeschicklichkeit zeugenden Redaction, keineswegs auf einem wesentlichen zwischen diesen zwei Begriffen bestehenden Unterschiede.

Würde wirklich ein gewisser Unterschied zwischen diesen Begriffen bestehen, so ist anzunehmen, dass die Abschreiber keineswegs zwei verschiedene Bestimmungen in einen Paragraph hätten zusammenfassen dürfen. Auf Grund hievon kann nun behauptet werden, dass bei den Germanen auch die Haarschur als Ceremonie bestanden habe und zwar im zwölften Lebensjahre vorgenommen wurde. Auf die Haarschur bezieht sich auch eine Bestimmung des salischen Gesetzes, der zufolge einem Kinde ohne das Wissen und gegen den Willen seiner Eltern das Haar nicht geschoren werden darf. Daraus kann wieder gefolgert werden, dass die Vornahme der Haarschur ein ausschliessliches Recht der Familie, beziehungsweise des Vaters als des Familienoberhauptes, war. Ausser dieser ersten Haarschur gab es noch eine spätere, die im 16—18 Lebensjahre vorgenommen wurde.

Hiefür liegen folgende Beweise vor:

Lex romana curiensis spricht von einer feierlichen Schur des ersten Bartwuchses. Wenn es sich hiebei um einen jungen Herzog handelte, hatten die Unterthanen die Pflicht, dem jungen Herzoge Geschenke darzubringen. Auch Tacitus berichtet in seiner *Germania* (§ 31) von den jungen Chatten, dass sie nach Erreichung des Jünglingsalters (*ut primum*

adoleverint), den Bart und die Haare nicht scheren, bevor sie im Kriege einen Feind erlegt haben. Das war ein kriegerisches, wie es scheint allgemein übliches, Gelübde. Es braucht auch durchaus nicht angenommen zu werden, dass es keine erste Haarschur gegeben habe, sondern dass man die zweite abgewartet und bei dieser Gelegenheit beide auf einmal vorgenommen habe. Auf Grund der genannten Quellen kann vielmehr behauptet werden, dass dort von zwei Haarschuren die Rede ist. Die erste heisst *capillatoria*, die andere *barbatoria*, welche zwei verschiedene Namen zwei verschiedenen Ceremonien entsprechen. Bei der ersten handelt es sich hauptsächlich um das Haupthaar, bei der andern um den Bartwuchs, den auch zur Zeit Chlodewigs ein zwölfjähriger Knabe gewiss nicht haben konnte.

Mit der Haarschur konnte immer die Waffenertheilung verbunden sein. Darauf weist schon Tacitus hin sowie die Sitte, bei der Adoption durch Waffenertheilung den Bart anzuschneiden.

Die deutsche Folkloristik erwähnt das Nichtscheeren der Kinder bis zum siebenten Jahre und zwar aus denselben Gründen, welche bei den Slaven massgebend waren, dass nämlich das Kind nicht gesund wäre und sich nicht entwickeln könnte, wenn an dieser Sitte nicht festgehalten würde. Es ist dies jedoch nur eine vereinzelte Erwähnung, während die ältesten Rechts- und Geschichtsdenkmäler bei den Germanen nur eine Haarschur zum erstenmale im 12, zum zweitenmale im 16—18 Lebensjahre kennen.

Das dritte Capitel der Abhandlung ist Indien gewidmet. Schon die Gemeinsamkeit dieser Sitte bei zwei Abzweigungen des arischen Stammes kann auf die Vermuthung führen, dass sie eine gemeinsame Quelle haben, dass also diese Sitte eine ursprünglich arische ist. Die Inder haben in der That die Sitte der Haarschur bis auf den heutigen Tag bewahrt. Alle Bücher, welche Hausceremonien und *sacrata* Vorschriften enthalten, sprechen von der Sitte der Haarschur, welche entweder im ersten oder im dritten, spätestens aber

im siebenten Lebensjahre des Kindes stattzufinden pflegte. Einen festen Termin hat also die Haarschur bei den Indern nicht, es wäre auch vergebliche Mühe einen solchen aufstellen zu wollen. Wann die Schur vorgenommen wurde, das hing von dem in der betreffenden Familie üblichen Brauch sowie von der Kastenzugehörigkeit des Kindes ab. Eines von den Ceremonienbüchern erwähnt dies ausdrücklich mit folgenden Worten: »Die Ceremonie der Haarschur hat stattzufinden in einem Jahre nach der Geburt des Kindes oder in drei Jahren; wenn das Kind der Kriegerkaste angehört in fünf Jahren; ist es ein Ackerbauer in sieben Jahren«.

Es pflegte indes auch vorzukommen, dass die Haarschur bis zu dem Zeitpunkte aufgeschoben wurde, wo der Knabe die heiligen Bücher (Vedas) zu lernen begann, in welchem Falle sie im siebenten, achten, ja sogar im elften und zwölften Lebensjahre, je nach der Kastenzugehörigkeit, gefeiert wurde. Das hiebei befolgte Ritual ist sehr lang und compliciert. Die Hauptmomente desselben sind die Anrufung der Götter Indra, Agni und Brihaspati, ferner eine Anrufung des ehernen Messers als des Zahnes des Vishnu, sowie die Berufung darauf, dass Savitar die Haare des Soma und Varuna beschnitten habe, endlich Auflegung auf die Haare des Kindes des Kuçagrases und schliesslich das Hineinwerfen der Haare in ein mit Stierkoth gefülltes Gefäss.

Dem Kinde werden so viel Haarstränge belassen als Vorfahren angeführt werden mussten bei der Gründung des heiligen Familienherdes. Die Ceremonie nimmt in der Regel der Vater des Kindes vor, in seiner Vertretung kann sie auch ein Brahmine vornehmen. Die zweite Schur findet im sechzehnten Jahre statt. Das Ritual ist dem der ersten Schur ähnlich mit dem Unterschiede, dass jetzt nicht der Vater, sondern der Jüngling selbst sich Haare und Bart beschneidet.

Das ist in Kürze eine Darstellung der Haarschurceremonie bei diesen drei arischen Stämmen. Es drängt sich jetzt die Frage auf, welche Bedeutung diese Sitte haben mochte. Da muss nun zunächst die Thatsache auffallen, dass in

Indien der Vater die Schur vornahm, offenbar als Priester, da er hierin von einem Brahmanen vertreten werden konnte.

Interessant ist auch der Umstand, dass in Indien die Adoption mittels der Haarschur üblich ist. Nach einigen indischen Rechtstractaten (Dattaka Mimasma) kann der Adoptierte nicht in seiner eigenen Familie geschoren werden, da er sonst zwei Väter haben würde.

Diese Anschauung ist zwar nicht ganz allgemein, sie wird jedoch von den Anhängern der strengen Observanz getheilt. Eine polnische Adoption erwähnt der Chronist des XII. Jahrhunderts Meister Vincentius. Er vertheidigt die Haarschur, wenn er auch selbst ihre heidnische Herkunft zugibt. Er behauptet, dass die Schur nichts anderes als eine Adoption sei. Der Geschorene wird zu einem Verwandten (nepos) des Scheerenden, die Mutter wird dagegen eine Adoptivschwester (soror adoptiva) desjenigen, der ihrem Kinde die Haare abnimmt. Die auf der Schur beruhende Gevatterschaft begründet bei den Balkanslaven auch eine Verwandtschaft oder wenigstens eine Bruderschaft mit den Eltern des Kindes.

Die germanische Adoption durch Schur des Haupt- oder des Barthaares ist eine zu gut bekannte Thatsache, als dass sie hier wiederholt werden müsste. Es genügt zu erwähnen, dass sie bestanden hat und einst sehr gebräuchlich war.

Aus der Zusammenstellung der Haarschur mit der Adoption geht nach des Verfassers Meinung hervor, dass die Haarschurceremonie eine Einverleibung des Kindes in den Familienverband bedeutete (wie z. B. in Indien), jedoch auch eine Entlassung aus dem Familienverbande bedeuten und somit ein Symbol der Adoption sein konnte. Diese zwei verschiedenen Seiten der Haarschurceremonie passen vollkommen zu einander und ergänzen sich gegenseitig. Ursprünglich diente bei allen diesen Stämmen und dient auch wohl noch heute die Haarschur zur Einführung in die eigene Familie. Daraus entwickelte sich dann folgerichtig der Brauch, die Haarschur als Symbol der Aufnahme in eine fremde Familie gelten zu lassen. Dies wird noch durch die Thatsache erklärt, dass man sich

die Vaterschaft eines Kindes aneignen konnte, wenn man ohne Wissen seiner Eltern an ihm die Haarschur vollzog. Es ist dies eine Erscheinung der bekannten Materialisierung und des Formalismus der ursprünglichen Rechtsbegriffe. Die zweite Haarschur — eine Wiederholung der ersten — war ein Symbol der erlangten physischen Reife — wie dies klar hervorgeht aus der germanischen und indischen Sitte.

Nun wäre die Einführung des Kindes in die Familie einigermassen näher zu bestimmen. Es ist dies keineswegs eine blosser Anerkennung des Kindes. Die Slaven und Germanen haben eine Menge von Bräuchen bewahrt und die Hindus haben eine Ceremonie die nach der Geburt des Kindes vollzogen wird, die sogenannte „Ceremonie des Lebens und des Verstandes“ durch welche die Anerkennung des Kindes seitens des Vaters ausgesprochen wird. Das sind alles ursprüngliche dem ganzen Stamme eigenthümliche Bräuche. Solche Bräuche wie z. B. dass der Name des Neugeborenen geheim gehalten wird, die Art und Weise der Darreichung der ersten Nahrung, der Brauch, die Lippen des Kindes mit einem goldenen Ringe oder mit Honig zu bestreichen u. dgl. finden sich bei den Hindus vollständig wieder, während sich bei den Slaven und Germanen nur noch Reste der alten Bräuche erhalten haben. Diese Bräuche fanden gleich nach des Kindes Geburt ihre Anwendung und sollten das Kind vor der Aussetzung schützen. Die Haarschur fand dagegen erst später statt.

Die Aufnahme in die Familie, die also keineswegs eine blosser Anerkennung des Kindes ist, bedeutet daher vor Allem die Einführung des Kindes in die Religion der Familie, deren Priester der Vater war. Damit hängt dann zusammen der Begriff der physischen und moralischen Aufziehung. Die Ceremonienbücher der Hindus besagen, dass das Kind vor der Zahnperiode zur Erfüllung der religiösen Ceremonien nicht verpflichtet ist, ein anderes Mal wieder, bevor es dem Lehrer übergeben oder mit der Schnur umgürtet wird oder endlich vor der Aufnahme der ersten festen Nahrung. Ein bestimmter

Termin lässt sich hiefür nicht angeben; es ist die Rede von einem Jahre, von fünf, eilf, fünfzehn Jahren. Wie es scheint, muss man auch bei den heutigen Hindus eine allmähliche Einführung annehmen, worauf einige Bestimmungen der Ceremonienbücher hinweisen. Unter diesen Terminen ist besonders einer von Bedeutung: die Haarbeschneidung.

Stirbt ein Kind vor dieser Ceremonie, so ist es nach dem Tode durch eine Nacht unrein; stirbt es dagegen nach der Haarbeschneidung, so dauert die Unreinheit drei Nächte, ebenso wenn das Kind stirbt, bevor es dem Lehrer überantwortet wurde. Ein Zusammenhang zwischen diesen beiden Terminen lässt sich leicht nachweisen, da es möglich war, die Vornahme der Haarschurceremonie bis zu der Zeit aufzuschieben, wo das Kind den Unterricht begann. Übrigens weist schon die indische Adoption auf einen Zusammenhang der Haarschur mit der Einführung in die Familienreligion hin. Nach der Vornahme der Haarschurceremonie war nämlich eine Adoption aus dem Grunde nicht möglich, da sonst das Kind an zwei Hausreligionen theilnehmen würde, was unmöglich war, da es mit dem Zwecke der Adoption, sich einen Nachfolger, der den Vorfahren Opfer bringen könnte, zu sichern, im Widerspruch stand.

Ursprünglich hat es keine Unterweisung in den Vedas gegeben, da der Bramanismus noch nicht entwickelt war. Die Haarschurceremonie ist dagegen älter, obgleich sie in den Rig-Vedas nicht erwähnt wird. Es geht dies aus ihrer allgemeinen Verbreitung bei anderen arischen Völkern hervor. Es weist auch darauf hin die auffallende Analogie zwischen dem indischen Haarbeschneidungsrituale und verschiedenen abergläubischen Bräuchen der Slaven und Germanen, wie z. B. der bei den Balkanslaven erhaltene Brauch, die Haare nach der Schur auf ein Düngerfeld zu werfen (Medaković), der Glaube, dass das Kind nicht gut und schnell reden lernen würde und die Anrufung des Brihaspati, der bei den Hindus der Gott der Rede ist und endlich das Gras Kuça. Hieher gehört auch die Bemerkung des Meisters Vincentius, dass bei

der Haarschur Ziemowits aus seinen Haaren Halme gefallen seien. Das alles sind Beweise dafür, dass nicht nur die Haarschurceremonie an sich, sondern auch ein Theil des hiebei in Anwendung kommenden Rituals ein altes arisches Erbe ist und sich in alter Zeit in irgend einem gemeinsamen Ursitze des arischen Stammes herausgebildet hat.

Hierauf untersucht der Verfasser die Frage, in welche Lebenszeit des Kindes diese ursprüngliche Haarbeschneidung wohl gefallen sei. Es gibt zwei solche wichtigere mit physiologischen Veränderungen zusammenhängende Zeitpunkte in dem Leben des Kindes: die erste Zahnperiode in der Zeit vom siebenten Lebensmonat bis ungefähr zu anderthalb Jahren und ferner der Zahnwechsel im siebenten Lebensjahre. Die Rigvedas enthalten Gebete für die Zeit, wo die Kinder die ersten Zähnen bekommen. Auch die Lithauer begehen feierlich das Erscheinen der ersten Zähnen und selbst bei nicht arischen Völkern findet sich diese Sitte. Es ist dies ein wichtiger Augenblick im Leben des Kindes, verbunden mit Krankheiten, welche die Menschen auf einer niedrigen Culturstufe für ein Werk der bösen Geister halten, die zu dieser Zeit das Kind heimsuchen.

Die mit dem Zähnen häufig verbundenen Krämpfe werden immer für ein Werk des bösen Geistes gehalten, von welchem das Kind heimgesucht wird.

Nach den Anschauungen der primitiven Völker werden, wie dies der Verfasser in einem der späteren Capitel näher asführt, die Nägel, Zähne und Haare als etwas Verwandtes zusammengefasst. Übrigens konnte, auch von diesem Zusammenhange abgesehen, ein Ablösungsoffer von den Haaren des Kindes dargebracht werden. Ein solches Haaropfer ist bei den verschiedensten Volksstämmen des Erdkreises ungemein verbreitet, so dass es auch hier leicht in Anwendung kommen konnte. Mit dem Termine von sieben Jahren steht wieder im Zusammenhang der Zahnwechsel und, was besonders interessant ist, eine stärkere Zunahme des Gehirnes. In diese Zeit mochte eben die Einführung des Kindes in den Familiencultus

fallen. Dieser Cultus beruhte auf der den verstorbenen Ahnen dargebrachten Verehrung, denen man ursprünglich diese Ablösungsoffer brachte, und eben in diesen Cultus der Ahnen wurde der Knabe eingeführt.

Bei einigen slavischen Völkern (den Kroaten) lassen sich auch Spuren nachweisen, dass auf diese Zeit auch die Sitte fiel, dem Kinde die Nabelschnur abzuschneiden (Jagić), was durchaus nicht gegen das Hausopfer spricht, da ja sowohl die Haarschur als auch die Nabelschnurabschneidung zusammen erfolgen konnten. In diese Zeit fällt bei den Parsen, also bei Ariern, die sogenannte No-zudfeier. Nach dem Zend-Avesta wurde sie sieben Jahre und drei Monate nach der Geburt des Kindes begangen, also zu einer Zeit, wo das Kind, wie das heilige Buch sagt, das Böse von dem Guten zu entscheiden lernt. Die Erfahrung belehrte somit, dass in diese Zeit ein wichtiger Moment der geistigen Entwicklung des Kindes fällt. Diese parsische Feier bestand in einem Reinigungsbade sowie in dem Umbinden einer heiligen Schnur, worin sie der bramanischen Initiation ähnlich ist.

Die Römer kannten auch den Termin von sieben Jahren als das Ende des Kindesalters (infantia). Die nordischen Völker kannten ihn auch als den Abschluss der physischen Heranziehung. So lassen sich nämlich die Vorschriften über die bis zu diesem Termine verpflichtende Verantwortlichkeit der Eltern im Falle der Nichtbeaufsichtigung des Kindes erklären. Übrigens lassen sich auch bei den Slaven Spuren des Glaubens nachweisen, dass bis zum siebenten Jahre das Kind den Einflüssen des Zaubers mehr ausgesetzt gewesen sei. Ein ungetauft verstorbenes Kind unterliegt, nach den weissrussischen und polnischen Aberglauben, nur bis zum siebenten Jahre der Gewalt des bösen Geistes, nach dem siebenten Jahre bittet es schon selbst Jemanden um die Taufe. Mit dieser Bewahrung des Kindes vor dem Einflusse des Zaubers hängt zusammen die Namengebung, beziehungsweise die Änderung oder Bekanntmachung des Namens. Von diesen zwei Terminen hat sich bei den Hindus sowie bei einigen slavischen Völkern

der einjährige Termin erhalten, aus dem sich dann der zwei- und dreijährige Termin entwickelt hat. Der Zusammenhang ist hier schon offenbar loser geworden, indem man die ursprüngliche Sitte nicht mehr verstand. Bei denselben Völkern besteht auch der siebenjährige Termin, der nach des Verfassers Meinung ursprünglich und mehr principiell ist, so dass einzelne indische Geschlechter und einige slavische Stämme bei demselben beharrten.

Zwei gleichbedeutende und analoge Ceremonien flossen somit in eine zusammen, indem sich entweder die Haarschur in dem ersten Kindesalter erhielt, in welchem Falle die spätere unterblieb, oder umgekehrt, die spätere bewahrt wurde, während die erste ausser Übung kam.

Aus demselben salischen Gesetze geht hervor, dass die germanische, genauer gesagt die fränkische Haarschur, mit dem ersten Mündigkeitstermine zusammenfiel. Von dieser Zeit an, das heisst vom zwölften Jahre angefangen, gilt das für den Erwachsenen festgesetzte Lösegeld, nicht der dreifache Betrag wie vordem. Der Knabe ist nun auch vor dem Gerichte verantwortlich und erhält zugleich alles, was ihm bei der Schur gegeben wurde, als Eigenthum.

Die Frage, wie dieser zwölfjährige mit der ersten Mündigkeit verbundene germanische Termin mit dem siebenjährigen Termine in Einklang zu bringen wäre, beantwortet nun der Verfasser in folgender Weise:

Es ist durchaus nicht nöthig, das sacrale Abschneiden der Haare im zwölften Jahre auf den siebenjährigen Termin zurückzuführen, obgleich auch hier der schon vom Verfasser erwähnte abergläubische Brauch des deutschen Volkes als Angriffspunkt dienen könnte, der hier jedoch übergangen werden soll. Die historischen Quellen, welche den zwölfjährigen Termin erwähnen, sind sehr alt und spiegeln sehr entlegene Verhältnisse ab. Die Feier, mit der im siebenten Jahre das Aufziehen des Kindes begangen wurde, konnte sehr wohl zum Ausgangspunkt für die Anschauung dienen, dass die Haarschur mit dem ersten Mündigkeitstermine verknüpft sei. Ein

principieller Gegensatz zwischen diesen zwei Begriffen besteht nicht und kann nicht bestehen. Der zwölfjährige Termin ist eben der Termin der ersten Mündigkeit bei vielen arischen Völkern, — übrigens konnte auch die Haarschur in Indien bis zum zwölften Jahre aufgeschoben werden, nämlich zu dem Zeitpunkt, wo der Knabe dem Lehrer überantwortet wurde. Es hängt dies, wie es scheint, zusammen mit dem Umlegen der Schnur, ursprünglich des Schamgürtels, aus dem der Verfasser die später unter den Kleidern getragenen rituellen Schnüre herleitet. Den Übergang von einer Sitte zur anderen kann man noch beobachten bei den Bewohnern der Andamanischen Inseln, zum Theil auch bei den Weddas auf Ceylon. Einige Völker (Indonesier) pflegen eben in diesem (dem zwölften) Jahre den Knaben mit einem solchen Gürtel umzugürten unter gleichzeitiger Namengebung. Die Hinausschiebung der Haarschur vom siebenten bis zum zwölften Jahre konnte somit sehr früh erfolgen unter dem Einflusse des Begriffes der Schamhaftigkeit, so früh dass sie zu den älteren Bräuchen der arischen Völker gezählt werden dürfen.

Es bleibt noch die Bartschur. Diese konnte sich, wie der Verfasser glaubt, unter dem Einflusse der älteren Haarschur ausbilden. Der später erscheinende Bart musste ebenso wie das Haupthaar den Göttern gewidmet werden, — wie wir dies bei den Römern sehen. Die Sitte der Bartschur konnte sich auch herausbilden unter dem Einflusse der Anschauung, das Barthaar nicht zu scheeren als ein Kriegsgelübde oder endlich unter dem Einflusse des Mündigkeitsbegriffes, mit dem sich wieder die physische Reife verbindet. Das Mittelglied konnte hier gerade die germanische im zwölften Jahre stattfindende Haarschur sein. Auf diesen parallel laufenden Wegen hat sich ohne Zweifel die Bartschur bei den arischen Völkern ausgebildet. Es kann hier allgemein die Rede sein von Völkern dieses Stammes. Ausser den Germanen und Indern (die slavische Schur ist unsicher) kannten sie ebenfalls in dieser Bedeutung die Griechen und auch die Römer. Die sogenannten Trojaspiele der Knaben, die in Rom gefeiert wurden, sind,

wie es scheint, ein trümmerhafter Rest der Waffenverleihung, welche mit der Beschneidung des Haupt- und Barthaars verbunden war. Ebenso war den Kelten die Haarschur bekannt als Symbol der Grossjährigkeit. Nach Vornahme der feierlichen Haarschur erhielt da der Knabe das Recht, an dem Stammesvermögen theilzunehmen.

Es lässt sich nicht nachweisen, ob in dem heidnischen Polen sowie bei den russischen Völkerschaften im XII. Jahrhundert die Haarschur der Mädchen üblich war, dagegen bezieht sich die Haarschur bei den Südslaven, so wie der slavische Volksglaube, auch auf das weibliche Geschlecht. Die Germanen pflegten den Mädchen bis zu ihrer Verheiratung die Haare stehen zu lassen, worauf das longobardische Recht direct hinweist. Die Hindus endlich begehen auch die Haarschur der Mädchen, jedoch ohne Gebete und ohne Anrufung der Götter. Die Haarschur der Frauen hieng davon ab, ob sie dem religiösen Verbands ihrer Familie oder erst dem ihres Mannes angehörten; sie kann übrigens mit dem Begriffe der Unterwerfung unter die Gewalt des Mannes im Zusammenhange stehen. Übrigens glaubt der Verfasser nicht, dass hiebei der Moment der Entstellung eine Rolle gespielt habe, da ja auch nach ihrer Verheiratung bei verschiedenen arischen Völkern die Frauen lange Haare tragen durften, die sie nur zu bedecken pflegten.

Den zweiten Theil seiner Abhandlung widmet der Verfasser der Haarsymbolik in ihrem Verhältnis zur Haarschur. Die Thatsache, dass kurze Haare als eine Beeinträchtigung gelten, lange dagegen eine ehrenvolle Auszeichnung sind, ist sehr wohl bekannt. Es genügt an die Haare der Merovinger, der heidnischen Suevenfürsten, der vandalischen und ostgotischen Könige zu erinnern. Freie trugen lange unbeschnittene Haare, wogegen die Sklaven sich das Haar kurz schneiden mussten. Die hohen Strafen, die in slavischen (serbischen und russischen) und manchen germanischen Gesetzen für die Beschädigung der Haare bestimmt waren, beweisen zur Genüge, dass es sich hiebei nicht um blosser Beschädigung

des Leibes handelte, sondern vielmehr — wie wir heute sagen würden — um eine Ehrenbeleidigung. Aus diesem Grunde unterlag noch im XIII. Jahrhunderte in einigen Gegenden Deutschlands das Abschneiden der Haare einer gerichtlichen Strafe, und im XII. Jahrhunderte hat in Ungarn eine ähnliche Sitte bestanden, wo sie eine slavische oder eine fränkische Entlehnung war. Das Beschneiden der Haare konnte auch das Ergebenheitsverhältnis bezeichnen. In Polen z. B. herrschte im XV. und XVI. Jahrhunderte die Sitte, dass den Gerichtsboten von den Wojewoden als ihren Vorgesetzten die Haare beschnitten wurden, was eben das Untergebenenverhältnis ausdrücken sollte; ebenso bedeutete bei den Kelten tonsuratus soviel als *nativus*, dh. Höriger. Es ist leicht zu begreifen, dass die Adoption durch Haarabschneiden sich mit dieser ganzen Symbolik gut vereinigen lasse. Drückt ja die Adoption doch auch eine Unterwerfung aus, die aus dem Begriff der väterlichen Gewalt hervorgeht, der sich eben der Adoptierte unterwerfen musste. Dieses Verhältnis konnte dann allgemeiner gefasst werden, so dass die Haarbeschneidung auch ein weniger inniges Verhältnis, ja auch ein gewöhnlicher Freundschaftsverhältnis symbolisieren konnte. Schwieriger einzusehen ist der Zusammenhang der Haarschur selbst mit der Symbolik, da ja der sieben- und besonders der zwölfjährige Knabe, der vom Vater durch die Haarschur dem Religionsverbande einverleibt wurde, eben dadurch bis zu einem gewissen Grade der väterlichen Gewalt entzogen, somit gewissermassen mündig wurde.

Diese Schwierigkeit ist indes nach des Verfassers Ansicht mehr eine scheinbare als eine wirkliche. Zunächst überwog hier der Umstand, dass dies ein den Göttern dargebrachtes Opfer war; — es könnte somit höchstens davon die Rede sein, dass es sich hiebei lediglich um eine Unterwerfung unter den göttlichen Willen handelte.

Das Opfer hatte ursprünglich neben der Unterwerfung auch eine andere Seite. Derjenige, der das Opfer darbrachte, pflegte nämlich in ein innigeres Verhältnis zu der Gottheit zu

treten. Der Grundsatz: „do ut des“ war bei jedem Opfer massgebend. Derjenige, der ein Ablösungsoffer brachte, das heisst den Göttern etwas von sich opferte — in diesem Falle die Haare — erhielt dafür etwas von den Göttern, er entfernte von sich ihren Zorn, das heisst er trat zu ihnen in ein innigeres Verhältnis. Von dieser Anschauung führt ein weiterer Schritt zu der Anerkennung, dass ein Solcher überhaupt der Gottheit näher stehe als andere, dass er von der Macht der Götter etwas für sich erlangt habe. Einige Völker haben ja sogar die zu Opfer bestimmten Kriegsgefangenen für eine heilige Sache erklärt (die Mexikaner), wie dies auch noch heute der Fall ist.

Das aus Tacitus und Gregor von Tours bekannte germanische Kriegsgelübde, sich die Haare nicht abzuschneiden, bevor man einen Feind im Kriege getödtet (Chatten; 6000 den Sueven Rache schwörende Sachsen), beweist, dass diese Leute, die so die Tapferkeit und Waffenglück erlebten, sich zwar unter den Schutz des Kriegsgottes stellten, ihm jedoch dafür näher sein mussten als Andere. Das war für sie nicht entwürdigend, da ja diese Sitte einen sacralen Charakter hatte.

Ein Opfer in ähnlichem Sinne konnte auch die Haarschur sein. Man sieht auch daraus, dass sowohl das Stehenlassen der Haare, um sie schneiden zu können, als auch die Abschneidung derselben ein Opfer bedeutete. Es bildete sich die Anschauung heraus, dass sowohl derjenige, der die Haare schon den Göttern als Opfer dargebracht, als auch derjenige, der sich Haare behalten hat, um sie später zu opfern, in ein innigeres Verhältnis zu den Göttern getreten sei. Die allmähliche Entwicklung dieser Anschauung kann man noch am folgenden römischen Aberglauben ziemlich gut erkennen: Zur See waren die Haare dem Neptun geweiht, sie durften jedoch nicht geschnitten werden; erst beim Ausbrechen eines Sturmes wurden sie von den Reisenden den Göttern dargebracht. Die auf der See Reisenden liessen sich daher lange Haare stehen, um sie in einem wichtigen und gefahrvollen Augenblicke dem

Meeresgotte opfern zu können. Eine entfernte Analogie hiezu könnten Beispiele aus einer höheren religiösen Sphäre liefern. Die Tonsur der katholischen (auch der buddhistischen und ägyptischen) Priester als Symbol der Gottergebenheit, kann dasselbe bedeuten wie die langen Haare der Priester der orientalischen Kirche, — was übrigens der Verfasser nur nebenbei bemerkt. Das Stehenlassen der Haare konnte auch eine andere Quelle haben, — wie man überhaupt in der Sociologie zur Erklärung einer gewissen Erscheinung keineswegs eine einzige Ursachen gruppe heranziehen soll. Die arischen Götter haben lange Haare, der Rig-Veda spricht von den goldenen Haaren der Sonne, Indra und Savistar sind goldhaarig, auch die Haare Apolls kannten, wie die Griechen sagten, keine Scheere. Mit der Entstehung von Königs- und Priestergeschlechtern kam unzweifelhaft auch das Moment auf, dass diese hervorragenden Geschlechter bemüht waren, ihre Herkunft von den Göttern herzuleiten und somit nach ihrem Vorbilde sich das Haar stehen zu lassen. Dem Beispiele der Fürsten und der Priester folgten dann auch Andere. Das lange Haupthaar wurde so allmählig das Symbol einer hohen Abstammung, später des freien Standes. Das Fehlen der Haare konnte dagegen wenn die Haarbeschneidung nicht etwa einen sacralen Charakter hatte, als eine Beeinträchtigung, als ein Zeichen der Sklaverei gelten (Vgl. was Tacitus von den Chatten sagt). Der Verfasser hat schon darauf aufmerksam gemacht, dass im indischen Rituale sich der Vater auf die Haarschur der Götter beruft, die daher auch eine symbolische Handlung sein konnte. Der primitive Mensch stellt sich zwar die Götter so vor, wie er selbst ist, und überträgt auf sie seine Begriffe, aber er unterliegt doch ihrer Einwirkung. Die Götter bestehen für ihn in Wirklichkeit, sie sind ihm der ererbte Glaubenscomplex. Sie sind jedoch keineswegs eine bloße Wiederholung des Menschen, sie sind vielmehr deswegen Götter, weil sie etwas von den Menschen Verschiedenes sind, indem sie entweder menschliche Eigenschaften in höherer Potenz oder solche besitzen, die den Menschen abgehen. Das alles trug dazu bei, dass der Mensch die Götter

nachzuahmen suchte (Die Bacchusfeier, — die Feier zu Ehren der Astarte u. a. m.), sich vielleicht anfänglich ganz äusserlich assimilierend.

Es ist dem Verfasser nicht gelungen, die Bedeutung dieser Haarschur der arischen Götter zu erklären (am leichtesten liesse sich ein Zusammenhang mit den Sonnenstrahlen herstellen), er glaubt jedoch, dass auch dieser Umstand zu erwähnen war, da er auch darauf einen Einfluss haben konnte, dass die indische Haarschur kein Symbol der Demüthigung war.

Schon die Thatsache, dass bei den arischen Völkern die Haare eine so wichtige Rolle spielten, führt uns auf die Vermuthung, hierin eine mit andern Völkern gemeinsame Erscheinung zu sehen. Das weist hinwiederum darauf hin, dass für den primitiven Menschen die Haare eine andere Bedeutung haben mussten als heute, was der Verfasser zu beweisen sucht, indem er den Denkprocess bei einem Wilden, soweit dies möglich ist, reproducirt. Die Ideenassociation geht bei diesem anders vor sich als bei uns. Er operirt mehr mit concreten Vorstellungen, weniger mit allgemeinen Begriffen, ausserdem hat bei ihm jede Vorstellung einen stärker markierten Gefühlston als bei uns. Damit hängt zusammen die Tendenz, die Vorstellungen zu materialisieren und Bilder und Symbole hervorzubringen, etwa wie des Lucretius *Simulacra rerum*, jedoch subiectiv aufgefasst, sowie eine grössere Beweglichkeit und Willkür in Associationen, die oft auf Grund von ganz anderen gemeinsamen Merkmalen einer anderen Synthese und Elimination vor sich gehen. Diese Beweglichkeit beruht auf der leichten Ablösbarkeit von verschiedenen Vorstellungsgruppen, welche dadurch ihre Unabhängigkeit und sogar ein Art Sonderleben erlangen.

Womit konnten nun auf diese Weise die Haare associirt werden? Der Verfasser glaubt auf Grund von Steinens Werk über die brasilianischen Indianer sowie auf Grund von anderen Quellen annehmen zu können, dass die Haare mit dem Lebensbegriff associirt wurden. Zunächst musste ihr von

dem Wachsthum des übrigen Körpers verschiedenes Wachsthum auffallen. Dasselbe lässt sich auch von den Nägeln und zum Theile auch von den Zähnen sagen. Die Zähne wachsen zweimal und fallen dann aus, die Haare ändern ausserdem ihre Farbe und erhalten sich nach dem Tode am längsten. Das konnte den primitiven Menschen veranlassen, in ihnen den Sitz der Seele zu sehen, — vielmehr einer von den Seelen, da die Seele nicht sogleich als einheitlich gedacht wurde. Wegen dieser geheimnisvollen Eigenschaften konnten eben die Haare ein Ablösungsoffer bilden, indem so der Mensch einen Theil von sich hingab, statt sich ganz zu opfern. Die vom Körper getrennten Haare verloren auch nicht die Fähigkeit ihres gewissen Sonderlebens. Deswegen dienen sie zum Zaubern. Wer sie hatte, hatte zugleich einen Theil des betreffenden Menschen, dem er nun auch schaden konnte; er gewann eine gewisse Macht über ihn.

Zuletzt weist der Verfasser hin auf eine ganze Reihe von Bräuchen, mittels welcher das Kind oder der Jüngling in den Stammes- und Opferverband aufgenommen wird. Diese bei verschiedenen Völkern verschiedenen Bräuche können an und für sich verschiedener Herkunft sein, — sie können sogar ursprünglich etwas wesentlich anderes bedeutet haben, was der Verfasser ganz unerörtert lässt, da er sich begnügt, die Thatsache festzustellen, dass sie alle in einer gewissen Periode der sociologischen Entwicklung Symbole der Aufnahme in den Stammesverband, des Aufhörens des Kindesalters und der physischen Reife wurden. Hiebei spielen die Haare eine hervorragende Rolle. Hiezu trug wesentlich bei der Umstand, dass die Haare, ähnlich wie die Tätowierung innerhalb eines Stammes das Gefühl der Zusammengehörigkeit herausbilden konnten. Davon zeugen die verschiedenen oft sehr complicirten Sitten, die Haare zu tragen.

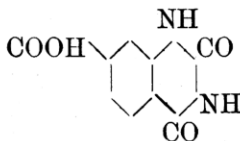
In eine zweite Association konnten die Haare mit den Pflanzen treten, ferner mit Bäumen, Gräsern, Vogelfedern. Der brasilianische Indianer hat ein einziges, Wort zur Bezeichnung der Haare, Pflanzen und Federn. Die Sonnenstrahlen ver-

gleichet er mit den rothen Papageiefedern. Aber auch ohne Vermittlung dieses Mittelgliedes kann es zu einer Identificierung der Sonnenstrahlen mit den goldenen Haaren kommen, bei den rothhaarigen oder blonden Ariern noch leichter als bei anderen Racen. Diese Anschauung führt die Haare in die Mythologie ein, und verleiht ihnen einen sacralen mit dem Pflanzencultus und mit den Sonnenmythen verknüpften Charakter.

Endlich fügt noch der Verfasser hinzu, dass der Umstand, wer die Einführung vornahm, von der Art des Stammesbündnisses abhängig war. Im Falle des Clanverhältnisses nimmt der ganze Clan an der Einführung theil, bei matriarchalisch organisierten Völkern der Onkel oder ein anderer Angehöriger der Familie der Mutter. Bei Völkern mit entwickeltem Agnatenverhältnis nimmt diese Ceremonie der Vater, früher der Patriach, vor. So hat es sich bei den arischen Völkern verhalten, welchen der Verfasser in erster Linie seine Arbeit widmet.

32. — S. NIEMENTOWSKI, **O utlenianiu związków chinazolinowych.** (*Zur Kenntniss der Oxydationsvorgänge in der Chinazolinreihe.*)

Diese Versuche wurden ursprünglich (im Jahre 1892) zum Zwecke der Constitutionsbestimmung an Nitroderivaten des m-Methyl-o-Uramidobenzoyls unternommen, später auf einige δ -Oxychinazolinverbindungen ausgedehnt, die durch früher mitgetheilte Synthese des Verfassers zu leicht zugänglichen Körpern geworden sind. Der Verlauf der Oxydation war überall äusserst träge, eventuell ergab sofort als letzte Produkte, Kohlensäure oder Oxalsäure, infolge dessen beschränken sich die Resultate der Untersuchung auf Beschreibung einer o-Uramidobenzoyl-m-Carbonsäure



welche aus dem entsprechenden *m*-Methyl-*o*-Uramidobenzoyl entstanden ist, der Umwandlung des δ -Oxychinazolins in das längst bekannte *o*-Uramidobenzoyl,



und Darstellung einiger Salze des δ -Oxychinazolins und des β -Methyl- δ -Oxychinazolins.

o-Uramidobenzoyl-*m*-Carbonsäure. Entstand durch Oxydation des *m*-Methyl-*o*-Uramidobenzoyls in saurer oder alkalischer Lösung mit Kaliumpermanganat. Traubenartige, hellgelbe Gebilde. Zersetzungspunkt ca. 405°. Praktisch unlöslich in sämtlichen neutralen Lösungsmitteln. Löslich in Alkalien. Die ammoniakalische Lösung fluoresciert bläulich.

o-Uramidobenzoyl erhalten durch Oxydation des δ -Oxychinazolins mit Chromsäure in Eisessiglösung. Es schmolz gleichzeitig mit einem aus Anthranilsäure und Harnstoff dargestellten Präparate bei 344°.

Chromat des δ -Oxychinazolins $C_8H_6N_2O \cdot CrO_3$. Krystallisiert in derben, pomeranzrothen, vierseitigen Täfelchen. Schmilzt unter Zersetzung bei ca. 200°.

Chlorhydrat des β -Methyl- δ -Oxychinazolins $C_9H_8N_2O \cdot HCl$. Krystallisiert aus Wasser in derben Plättchen, aus organischen Lösungsmitteln z. B. Benzol oder Alkohol in feinen Nadelchen. Schmilzt unter Zersetzung bei 336° C.

Nitrat des β -Methyl- δ -Oxychinazolins $C_9H_8N_2O \cdot HNO_3$. Beim Erkalten der heissen wässerigen Lösungen krystallisiert es in weissen Nadeln. Schmelzpkt: 195° C Zersetzung.

Chromat des β -Methyl- δ -Oxychinazolins $C_9H_8N_2O \cdot CrO_3$. Gelbe Warzen. Momentane Zersetzung bei ca. 182° C. Lichtempfindlich.

33. — A. BECK. **Pomiary pobudliwości różnych miejsc nerwu zapomocą rozbrojeń kondensatora.** (*Messungen der Erregbarkeit verschiedener Stellen eines und desselben Nerven vermittels Condensator-Entladungen*).

Die in Rede stehende Arbeit bildet eine Fortsetzung und Ergänzung der im Jahre 1888 von demselben Verfasser in den Denkschriften der Akademie der Wissenschaften zu Krakau veröffentlichten Abhandlung über die Erregbarkeit verschiedener Stellen eines und desselben Nerven¹⁾. In derselben hatte der Verfasser die allgemein verbreitete Behauptung Pflügers über das lavinenartige Anwachsen der Erregung im Nerven auf Grund eigener Versuche am N. sympathicus und phrenicus, welche sich Dank ihrem Verlaufe und Bau fast einzig und allein für derartige Untersuchungen eignen, angefochten.

Die Erweiterung der in jener Abhandlung dargestellten Versuche durch neue, welche vermittels der exacten Methode der Condensatorentladungen nach Cybulski und Zanietowski ausgeführt worden sind, bildet eben den Gegenstand dieser Arbeit.

Es wurde hier die Reizschwelle verschiedener Stellen des Halssympathicus bei Katzen (theilweise auch bei Kaninchen) und des Phrenicus bei Hunden und Kaninchen untersucht. Um bei jeder Reizung des Sympathicus vermittels einer Reihe von Entladungen immer genau eine und dieselbe Zahl von Entladungen in einander gleichen Zeiträumen anwenden zu können, bediente sich Verfasser eines Federmyographions, dessen Contacte beim Loslassen der Feder die Entladungen eben nur durch eine kurze Zeit (0·2 Sek.) durch den Nerven führten. Bei den Versuchen am N. phrenicus, wo nur Einzelentladungen angewendet wurden, entfiel selbstredend diese Einrichtung gänzlich.

¹⁾ Referiert im Centralblatt für Physiologie 1888.

Sowohl die Experimente am Halssympathicus, wie auch diejenigen am N. phrenicus zeigten, dass um so stärkere Erregungen, um so grössere Energiewerthe für dieselben zur Erlangung minimaler Muskelreactionen (minimale Pupillenerweiterung resp. minimale Zuckung des Zwerchfells) nothwendig sind, je mehr central die gereizte Stelle gelegen ist.

Auf Grund dieser Ergebnisse hält der Verfasser seine frühere Behauptung aufrecht, dass die Erregung im Nerven nicht nur nicht lavinenartig ansteigt, sondern im Gegentheil an Stärke abnimmt.

Die Deutung der mit seiner Behauptung in Widerspruch stehenden neuerdings von Mareš bestätigten Versuchsergebnisse an Froschnerven hat der Verfasser bereits in seiner ersten, eingangs citierten, Abhandlung auseinandergesetzt.



Nakładem Akademii Umiejętności
pod redakcją Sekretarza generalnego Stanisława Smolki.

Kraków, 1896. — Drukarnia Uniw. Jagiellońskiego, pod zarządem A. M. Kosterkiewicza.

15. Czerwca 1896.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE 1873 — 1895

Librairie de la Société anonyme polonaise
(Spółka wydawnicza polska)
à Cracovie.

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof.« (*Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires*), in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 59 fl.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog.« (*Classe de philologie. Séances et travaux*), in 8-vo, volumes II—XXIV (7 planches, vol. I épuisé). — 74 fl.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof.« (*Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux*), in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XXXII (vol. I, II, XIV épuisés, 61 pl.) — 78 fl.

»Sprawozdania komisji do badania historii sztuki w Polsce.« (*Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne*), in 4-to, 4 volumes (81 planches, 115 gravures dans le texte). — 20 fl.

»Sprawozdania komisji językowej.« (*Comptes rendus de la Commission de linguistique*), in 8-vo, 5 volumes. — 13⁵⁰ fl.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce.« (*Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne*), in 8-vo, 7 vol. — 23 fl.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 3 volumes.

Vol. II, Pauli Crósnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 2 fl. — Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 3 fl. — Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 1 fl. 50 kr.

»Biblioteka pisarzy polskich.« (*Bibliothèque des auteurs polonais du XVI siècle*), in 8-vo, 30 livr. — 18 fl. 80 kr.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 14 volumes. — 76 fl.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 10 fl. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokółowski et J. Szujski; A. Lewicki. 16 fl. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 15 fl. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 5 fl. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 10 fl. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 10 fl. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 5 fl. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 5 fl.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 10 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV.) volumes. — 34 fl.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 3 fl. — Vol. II, Chronicorum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 3 fl. — Vol. III, Stephani Medeksa commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński. 3 fl. — Vol. VII, X, XIV Annales Domus professorae S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 7 fl. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokółowski. 2 fl. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 7 fl.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 7 vol. — 21 fl.

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 78 fl.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wislocki 1546—1553. 5 fl. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674. ed. Kluczycki. 10 fl. — Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallicae) 1674—1683 ed. Waliszewski. 15 fl. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanisłai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 15 fl. — Vol. VI, Acta Regis Joannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 5 fl. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 20 fl. — Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 5 fl. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 3 fl.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 51 fl.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wislocki. Tomi I. fasciculus I. II. III. in 8-vo. — 4 fl. 50 kr.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Anciens monuments du droit polonais*) in 4-to, vol. II—X. — 36 fl.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 6 fl. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 3 fl. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. VI, Decreta in iudicis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 3 fl. — Vol. VII, Acta expedition bellicae. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clenodiales ed. Ulanowski. 6 fl. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 8 fl. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Goleisz 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muzsynensis 1647—1765. 3 fl. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 1 fl.

Volumina Legum. T. IX. 8-vo, 1889. — 4 fl.

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« (*Mémoires*), in 4-to, 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I épuisé). — 85 fl.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« (*Séances et travaux*), in 8-vo, 29 volumes (203 planches). — 113 fl. 50 kr.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« (*Comptes rendus de la Commission de physiographie*), in 8-vo, 25 volumes (III. VI—XXX, 53 planches, vol. I. II. IV. V épuisés). — 108 fl.

»Atlas geologiczny Galicyi.« (*Atlas géologique de la Galicie*), in fol., 5 livraisons (23 planches) (à suivre). — 19 fl.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Comptes rendus de la Commission d'anthropologie*), in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 62 fl. 50 kr.

Kowalczyk J., »O sposobach wyznaczania biegu ciał niebieskich.« (*Methodes pour déterminer le cours des corps célestes*), in 8-vo, 1889. — 5 fl.

Mars A., »Przekrój zamrożonego ciała osoby zmarłej podczas porodu skutkiem pęknięcia macicy.« (*Coupe du cadavre gelé d'une personne morte pendant l'accouchement par suite de la rupture de la matrice*), 4 planches in folio avec texte, 1890. — 6 fl. Kotula B., »Rozmieszczenie roślin naczyniowych w Tatrach.« (*Distributio plantarum vasculosarum in montibus Tatricis*), 8-vo, 1891. — 5 fl.

Morawski C., »Andrzej Patrycy Nidecki, jego życie i dzieła.« (*André Patricius Nidecki, humaniste polonais, sa vie et ses oeuvres*), 8-vo, 1892. — 3 fl. Finkel L., »Bibliografia historii polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*), 8-vo, 1891. — 6 fl. Matlakowski V., »Budownictwo ludowe na Podhalu.« (*Construction des maisons rurales dans la contrée de Podhale*), 23 planches in 4-to, texte explicatif in 8-vo imp. 1892. 7 fl. 50 kr. Teichmann L., »Naczynia limfatyczne w słońwacinie.« (*Elephantiasis arabum*), 5 planches in folio avec texte. 1892. — 3 fl. Hryncewicz J., »Zarys lecznictwa ludowego na Rusi południowej.« (*La médecine populaire dans la Ruthénie méridionale*), in 8-vo 1893. — 3 fl. Piekosiński F., »Średniowieczne znaki wodne. Wiek XIV.« (*Les marques en filigrane des manuscrits conservés dans les Archives et bibliothèques polonaises, principalement celles de Cracovie, XIV^e siècle*), in 4-to, 1893. — 4 fl.

Świętek J., »Lud nadbraski, od Gdowa po Bochnię.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 4 fl. Górski K., »Historia piechoty polskiej« (*Histoire de l'infanterie polonaise*), in 8-vo, 1893. — 2 fl. 60 ct.

»Historia jazdy polskiej« (*Histoire de la cavallerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 3 fl. 50 ct.

»Rocznik Akademii.« (*Annuaire de l'Académie*), in 16-o, 1874—1893 20 vol. (1873 épuisé) — 12 fl.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« (*Mémoire sur les travaux de l'Académie 1873—1888*), 8-vo, 1889. — 2 fl.

